

Petite biographie de



Saint THOMAS MORE

d'après Thomas McGovern



THOMAS MORE
LEADERSHIP INSTITUTE

On se souvient surtout de saint Thomas More (1477-1535) comme d'un grand homme d'Etat anglais, de l'humaniste et du savant qui a refusé de se soumettre à Henry VIII, et qui a connu la mort sur un échafaud plutôt que de trahir sa croyance en la suprématie spirituelle du Pape. Ce fut un exemple unique de fidélité à la foi dans un temps où presque toute la hiérarchie anglaise, dont tous les meilleurs lettrés ou savants du royaume, avait succombé sans même une plainte.

Cependant, il y a un autre aspect de la vie de saint Thomas More qui doit être aussi considéré, c'est l'histoire de son existence d'époux et de père, ainsi que d'éducateur de ses enfants. More a vécu sa vocation de chef de famille chrétien avec un soin et une efficacité extrêmes, en dépit du peu de temps que lui laissaient ses obligations professionnelles et celles de l'État.

Épouse et enfants



En 1505, alors qu'il avait vingt-cinq ans, More épousa Mademoiselle Colt, jeune fille de dix-sept ans, qui était la fille d'un homme de loi, son collègue. Il leur naquit quatre enfants, trois filles et un fils, tous très rapprochés. Mais, et ce fut tragique pour More, elle mourut après moins de six ans de vie conjugale, alors qu'elle se révélait être "une compagne de vie idéale". Il aimait tendrement sa femme et l'avait amenée à partager l'intérêt qu'il avait pour la littérature et la musique. Mais More n'était pas un romantique. Il avait besoin d'une mère pour ses quatre enfants, et c'était là chose pressante. Dans les quelques mois qui suivirent la mort de sa femme, il épousa Alice Middleton, une veuve âgée de plusieurs années de plus que lui, énergique et tenace, que More avait l'habitude de décrire affectueusement comme "nec bella nec puella", ni une perle ni une jeune fille. Mais c'était une maîtresse de maison active et vigilante, et leur vie conjugale fut comme nous le dit Erasme "aussi douce et amicale que si elle avait eu tous les charmes de la jeunesse". "Vous trouverez peu de maris, dit-il, qui, par autorité ou sévérité auront obtenu une aussi prompte complaisance que More par le moyen d'une flatterie enjouée." C'était une femme qui excellait dans le bon sens et l'expérience plutôt que du côté intellectuel. Elle dirigea toute la maison de More "avec un tact admirable, assignant à chacun sa tâche, en veillant

à leur bonne exécution, et en ne permettant à personne de rester oisif ou de s'occuper de balivernes".

Peu de temps avant son exécution, More composa une brève épitaphe destinée à être gravée sur la sépulture qu'il avait fait construire à Chelsea pour sa femme Alice et lui. Il y fit transférer les restes de sa première épouse, Jatte, et rappela son affection pour toutes deux dans les termes suivants : "L'une de ces dames, mon épouse des jours de ma jeunesse, m'a rendu père d'un fils et de trois filles ; l'autre a été dévouée à ses beaux-enfants (chose rare chez une belle-mère) comme très peu de mères le sont envers leurs propres enfants.

L'une a achevé sa vie avec moi, et l'autre vit encore avec moi, de telle façon que je ne puis pas décider si j'ai mieux aimé l'une que j'aime l'autre. Oh, quel bonheur si nous avions pu vivre tous les trois ensemble si foi et morale l'avaient permis. Alors je prie pour que la tombe et le ciel nous réunissent. Ainsi la mort donnera ce que la vie n'a pu faire."

La maison de More ne comprenait pas seulement ses propres enfants, Margaret, Elisabeth, Cecily et John, mais plusieurs autres jeunes qu'il élevait sous sa direction personnelle. Ses lettres montrent clairement que la vie de cette maison donnait à More ses plus profondes satisfactions. Son sens de l'humour ramenait toutes choses aux justes proportions, et, comme le dit son gendre William Roper, personne, pendant les seize années vécues avec lui, n'a jamais vu More "hors de lui". Les rapports affectueux de More avec ses enfants et le souci pratique qu'il avait de leur éducation peuvent le mieux être illustrés par des extraits de quelques-unes des lettres exquises qu'il leur a écrites. S'il ne pouvait être avec eux autant qu'il l'aurait voulu, il le compensait en leur écrivant chaque fois que possible et les encourageait à lui écrire même quotidiennement. "Je ne peux pas exprimer, mes filles charmantes, à quel point je suis charmé par vos lettres leur disait-il. Car véritablement il n'y a rien qui me rafraîchisse autant au milieu de ces affaires harassantes que de lire ce qui vient de vous. C'est ainsi que j'attends de tout mon cœur le moment de rentrer à la maison." Une autre fois il leur dit qu'il n'acceptera aucune excuse pour ne pas lui avoir écrit, ni le manque de temps ni l'absence de sujet d'intérêt. "Comment pourriez-vous prétendre que vous n'avez rien à dire alors que j'ai grande joie à vous entendre parler de vos études ou de vos jeux ?" Il est plus heureux encore si, n'ayant rien à écrire, elles le disaient et le redisaient, ce qui remarque-t-il drôlement, "ne devrait pas être difficile pour des filles aussi bavardes et dont la langue est toujours aussi bien pendue". Mais il insistait en fait pour que, "s'agissant de questions sérieuses ou de simples balivernes, il fallait le faire avec diligence et d'une

manière réfléchi". Comme il le disait à ses enfants, More s'intéressait à tous les aspects de leurs vies, même les plus banals. Il avait conclu avec chacun d'eux une amitié profonde, aussi était-il naturel qu'ils lui confiassent tout. More employait le don merveilleux qu'il avait pour l'amitié d'une façon particulière avec ses enfants, s'étant rendu compte que c'était pour lui le moyen le plus efficace à sa portée pour les former et les instruire.

Margaret sa favorite



Margaret, sa fille aînée, était son enfant favori. Elle était douée de tous les talents intellectuels de son père, elle en avait aussi le charme. Elle comprenait ses plaisanteries et sa piété, Avec elle seule il partageait ses plus profonds soucis et préoccupations. More a écrit de nombreuses lettres à Margaret et elles sont le témoignage d'un amour et d'une affection mutuels, ainsi que d'une intimité d'esprit dont il doit y avoir peu d'exemples dans la littérature. Il lui rappelle quel père indulgent il est. "Tu sais comme je t'ai souvent embrassée, et comme je t'ai rarement fouettée, et alors seulement avec une plume de paon, et même en la maniant doucement, en hésitant, de peur de blesser tes tendres fesses. L'homme qui ne pleurerait pas devant les pleurs de son enfant serait une brute indigne du nom de père." Lorsqu'elle écrivait à son père, et avec hésitation lui demandait de l'argent, elle recevait la réponse suivante pleine d'indulgence: "tu es trop timide et trop modeste quand tu me demandes de l'argent, puisque tu t'adresses à un père qui ne pense qu'à donner, et que tu m'as écrit une lettre telle, que je voudrais non seulement en payer chaque ligne d'une amende d'or (comme le fit Alexandre pour les vers de Choerilos), mais, si mes moyens étaient à la mesure de mes désirs, je récompenserais chaque syllabe de deux onces d'or. Ceci dit, je n'envoie que ce que tu m'as demandé, mais j'en aurais augmenté le montant s'il ne se trouvait pas que, tout prêt à donner, j'aime être sollicité, enjôlé par ma fille, spécialement par toi, que la vertu et la culture ont rendue si chère à mon cœur. Alors plus vite tu auras dépensé cet argent de bonne façon, comme tu le fais toujours, et plus vite tu seras sûre de plaire à ton père en lui demandant davantage. Au revoir, mon enfant chéri." Margaret avait alors treize ans.

A seize ans elle épousa William Roper, un des jeunes qui étaient élevés dans la famille élargie de More. Dans une lettre que More lui écrivit quelque temps après, il la taquine à

propos de l'enfant qu'elle attend : "Dans ta lettre tu paries de ton accouchement imminent. Nous prions de tout notre cœur pour que tout puisse se passer heureusement et avec succès pour toi. Puisse Dieu et notre bienheureuse Dame te garder dans le bonheur et la sécurité afin que tu augmentes ta famille d'un petit être pareil à sa mère excepté le sexe. Sinon, que ce soit une fille si seulement elle peut compenser l'infériorité de son sexe par son zèle à imiter sa mère en vertu et en culture. Une telle fille je la préférerais à trois garçons."

Lorsque More se trouva emprisonné, interdit de toutes visites, Margaret lui écrivit des lettres qui furent "son plus grand plaisir et réconfort" durant les quinze mois passés dans la Tour. More écrivit également à Margaret de sa prison. Beaucoup de ces lettres ont survécu et elles éclairent merveilleusement l'état de son âme au temps de l'exécution : Margaret fit tout ce qui lui était possible pour essayer d'aider son père et soulager sa détresse. Elle usa de tout pour enfin obtenir la permission de le visiter, et elle eut ainsi le bonheur de pouvoir encore se retrouver avec lui. Mais ce ne fut pas pour longtemps.

Henry VIII (1491-1547), impitoyablement, joua jusqu'au bout la comédie d'un procès et obtint la condamnation de More pour crime de trahison. Margaret attendait son père au débarcadère de la Tour lorsqu'il revint du palais de justice de Westminster. Sa réaction est très bien décrite dans un récit contemporain de l'exécution de More : "Comme ils ramenaient More à la grande Tour, et avant qu'il y rentrât, une de ses filles nommée Margaret, saisie et accablée d'une grande douleur pour son père, força son chemin à travers la foule, et sans aucun souci du peuple présent ni du lieu public, se précipita vers son père, lui jeta les bras au cou, et le serra étroitement contre elle sans pouvoir dire un mot. Et lui, son père, lui dit pour la conforter : "Margaret, sois patiente, ne te tourmente pas. C'est la volonté de Dieu. Tu connaissais depuis longtemps le désir secret de mon cœur". Alors elle recula de dix ou douze pieds, mais de nouveau elle avança et le prit dans ses bras, et lui, sans verser de larmes et sans que ses traits ni sa voix eussent changé, lui demanda simplement de prier pour son âme." La dernière fois que More écrivit fut, naturellement, pour adresser une lettre à Margaret la veille de son exécution. Outre les messages adressés personnellement à tous les membres de la famille, il eut pour elle un adieu spécial : "je n'ai jamais mieux apprécié tes manières à mon égard que lorsque tu m'as embrassé pour la dernière fois. Je te remercie pour ta grande valeur".

Après l'exécution elle eut la responsabilité de récupérer la tête de son père de la pique où elle avait été accrochée sur le Pont de la Tour. Margaret la conserva comme une pieuse relique pendant le reste de sa vie et fut enterrée avec elle dans le tombeau des Roper,



dans l'église de St. Dunstan à Canterbury.

Education des enfants

More éleva et instruisit ses enfants personnellement et avec amour. Margaret, Elisabeth, Cecily et John apprirent le latin, le grec, la logique, la philosophie, la théologie, les mathématiques et l'astronomie. C'était là une forme d'instruction totalement originale, car, en ce temps, il était absolument sans précédent que des femmes reçussent un même enseignement que les hommes. La renommée de ses filles cultivées devint européenne après les éloges d'Erasmus, et si grande en Angleterre qu'elles furent invitées par le roi pour avoir, en sa présence, un débat philosophique.

Mais le premier souci de More était d'arriver à une juste synthèse entre la science et les vertus chrétiennes. Dans son travail pour le roi et ses rapports avec les humanistes de l'époque, More avait observé fréquemment les effets ridicules de l'orgueil intellectuel. Comment donner à ses enfants la meilleure éducation possible et, en même temps, les protéger de toute vanité ?

La réponse de More était qu'une culture convenablement motivée tourne notre attention aux choses spirituelles, et elle nous sèvre ainsi de toute dépendance des louanges publiques. "Une véritable culture, disait-il, nous rendra humbles si l'enseignement est donné par des sages professeurs." Il aurait aimé se consacrer lui-même complètement à l'éducation de ses enfants, mais les affaires de l'Etat l'obligeaient à faire confiance à des précepteurs soigneusement choisis : "votre zèle pour apprendre me lie à vous presque autant que les liens du sang. Si je ne vous aimais pas autant, je serais vraiment jaloux du bonheur que vous avez d'avoir autant de précepteurs si excellents". Il a confié ses enfants à de bons précepteurs mais son attente était très claire. Dans une lettre fameuse à William Gunnell, un des précepteurs, il lui confie le souci qu'il a de ne pas permettre que "la peste de l'orgueil" naisse dans l'esprit de ses enfants. Plus il en sait là-dessus, plus il voit la nécessité d'y travailler dès l'enfance. "Que ce fléau de la vanité soit repoussé loin de mes enfants. Je désire que vous, mon cher Gunnell, leur mère et tous mes amis, puissiez chanter cette chanson à leurs oreilles, et leur répéter, leur faire entrer dans la tête que la vanité est une chose méprisable à lui cracher dessus, et qu'il n'y a rien de plus sublime que l'humble modestie - si souvent louée par le Christ ; et c'est ce que votre charité prudente fera valoir en enseignant la vertu plutôt qu'en désapprouvant le vice, et en faisant aimer

les bons conseils plutôt qu'en les détestant... Et c'est ainsi que vous obtiendrez que mes enfants, qui me sont si chers par nature, et encore plus chers par l'acquisition des connaissances et de la vertu, me deviendront encore plus chers par leur avancement dans la connaissance et la bonne conduite". La lettre souligne le pressant besoin de "mettre mes enfants en garde d'éviter les précipices de l'orgueil et de l'arrogance, de marcher dans les agréables prairies de la modestie, de ne pas être ébloui à la vue de l'or, de ne pas se lamenter de ne pas posséder ce qu'ils admirent à tort chez les autres, de ne pas avoir une meilleure opinion d'eux-mêmes à cause des atours fastueux ni une opinion mauvaise en leur absence, ni de déformer par négligence la beauté que leur a donné la nature, ni de tenter de l'augmenter par des artifices, de mettre en première place la vertu et la culture en deuxième, et, dans leurs études d'estimer le plus tout ce qui peut leur enseigner la piété envers Dieu, la charité à l'égard de tous, et l'humilité chrétienne pour eux-mêmes. Par de tels moyens, poursuit More, ils recevront de Dieu la récompense d'une vie innocente et dans l'attente certaine de la mort ils la verront sans crainte, tandis que remplis d'une joie forte, ils ne seront ni gonflés par les vaines louanges des hommes, ni découragés par les méchantes langues. C'est, dit-il, ce que je considère comme le fruit authentique de la culture, et je soutiens que ceux qui veulent s'adonner à l'étude avec de telles dispositions arriveront facilement au but et deviendront parfaits."

L'éducation donnée par More à ses enfants était exceptionnelle pour son temps et il se rendait compte de l'innovation qu'elle représentait. "Étant donné que l'éducation des femmes est quelque chose de nouveau, écrit-il à Gunnell, et un reproche à la fainéantise des hommes, beaucoup la combattront volontiers. Si une femme (et c'est ce que je désire et espère, avec vous, leur précepteur, pour toutes mes filles) peut ajouter à une éminente vertu de l'esprit un travail personnel même modéré de littérature, je pense qu'elle en tirera plus de profit réel que si elle avait obtenu toutes les richesses de Crésus et la beauté d'Hélène."

More se rend compte que Margaret est douée : elle a une capacité intellectuelle plus grande que les autres enfants et il l'encourage à poursuivre ses études même après son mariage, "en science médicale et en littérature sacrée afin que tu sois bien pourvue dans tout le domaine de la vie humaine, c'est-à-dire avoir une âme saine dans un corps sain". Son père est toujours d'avis qu'elle "doit, avec grand avantage, consacrer quelques années de sa jeunesse florissante aux lettres humaines et aux études libérales". More sera toujours parmi les défenseurs de la culture féminine.



Éducation centrée sur Dieu

More fit toujours en sorte que Dieu restât au centre de la vie de ses enfants et pas seulement comme un idéal de perfection humaine. Erasme nous dit que More avait eu soin "que tous ses enfants, dès leurs premières années, soient totalement imprégnés d'une morale de chasteté et de piété religieuse". C'était son habitude de rassembler toute sa maisonnée avant d'aller dormir pour réciter les prières du soir, généralement un des psaumes, la salutation angélique et le *De profundis* pour les morts. Les dimanches et jours de fête étaient célébrés avec une piété particulière. Erasme décrit la maison de More comme un type chrétien de l'académie de Platon. "Les clés, les cartes et les coquetteries étaient interdits, mais le jardinage, l'étude, la musique et le mariage étaient encouragés." Pourtant More n'essayait pas du tout d'isoler sa famille des dures réalités du monde contemporain. Les pauvres venaient souvent manger à la table de More à Chelsea. Afin de s'occuper des personnes âgées et des infirmes dans le voisinage de Chelsea, More installa une maison spéciale et la fit prendre en charge par Margaret.

La gaieté et la tranquillité de la maison de More disparurent lorsque son gendre, William Roper, se laissa pénétrer par les idées religieuses nouvelles des Luthériens. More fut infiniment patient et tenta de raisonner son gendre mais sans résultat. "J'ai supporté longtemps ton mari, dit-il à Margaret, j'ai raisonné et discuté avec lui sur ces sujets de religion et lui ai donné mes pauvres conseils paternels, mais dans tout cela je ne distingue rien qui puisse le ramener à la maison, et c'est pourquoi, Meg, je ne discuterai pas davantage avec lui, mais je le laisserai là tout simplement, et me tournant vers Dieu, je prierai pour lui." Les prières de More furent efficaces et peu de temps après Roper revint à la plénitude de la foi à laquelle il adhéra loyalement le reste de sa vie au prix d'un effort personnel considérable.

Sociabilité



L'auteur de « *Un homme pour l'éternité* » donne une description éloquente de la sociabilité de More et de la capacité d'amitié qu'il avait. "Une autre chose qui m'a attiré vers cet homme étonnant c'est sa merveilleuse faculté d'adaptation. Loin d'être un des malheureux déprimés de la société, il était comme le héros de Camus dans *La Chute*, qui était heureux dans ses entreprises d'une façon presque indécente. Il était né d'un milieu respectable, non pas dans la noblesse, mais dans la classe des négociants, classe progressive de l'époque ; il se distingua d'abord

comme intellectuel et ensuite comme juriste ; il fut ambassadeur et finalement devint Lord Chancellor. Un livre d'or des visiteurs de son foyer de Chelsea aurait ressemblé à un *Who's Who* du seizième siècle : Holbein, Erasme, Colet, etc. Il correspondait avec les plus grands esprits de l'Europe comme champion représentatif et reconnu de la renaissance en Angleterre. Il était un ami du roi qui avait l'habitude de l'envoyer quérir quand il avait envie d'avoir près de lui quelqu'un de cette sorte. Il adorait sa grande famille et le sentiment était réciproque. Quand il a quitté la vie, il a emporté avec lui davantage que la plupart des hommes. Car il avait accepté et su jouir du contexte social qui avait été le sien."

More ne fut jamais influencé par le respect humain. Il parlait directement et sincèrement, et attendait lui-même une réponse du même style. "Tout comme je ne refuse pas d'admonester ceux que j'aime, si c'est de quelque importance pour eux, assurait-il, je suis certainement très heureux d'être admonesté par mes amis".

Il avait des paroles sévères pour ceux qui préfèrent tolérer les palliatifs à propos d'eux-mêmes plutôt que d'accepter la vérité. "Les gens qui nous regardent avec admiration et applaudissent à tout ce que nous disons, qui nous disent que nous sommes merveilleux et que nous sommes des saints, en d'autres termes, des gens qui nous trompent et qui transforment notre stupidité en insanité, de tels gens, bien entendu, sont honnêtes et amicaux. Cependant ceux qui nous rendent un service beaucoup plus valable, ceux qui nous disent exactement ce que nous sommes réellement, ce sont des chiens -des chiens qui rongent, des chiens méchants aux yeux verts." Il a pour principe que "le conseil loyal et affectueux, même imprudent, mérite toujours louange et remerciement". Pour More il y a un rapport essentiel entre la pratique de la vertu de la loyauté et l'exercice de la correction fraternelle.

Spiritualité

More était un homme marié, il avait une épouse et des enfants qu'il aimait profondément. Outre sa grande maisonnée, il y avait le flot des visiteurs à Chelsea, qui eux aussi lui prenaient du temps. C'était un homme qui dans les affaires juridiques ou bien au service du roi exerçait des activités qui étaient dévoreuses de son temps. Et pourtant, More, le juriste, l'homme d'Etat et le père de famille ne peuvent pas être séparés de More le chrétien et le saint. Comme il est un des rares laïcs, un des rares pères de famille à avoir été canonisé, il est naturel que sa vie spirituelle soit d'un intérêt particulier aujourd'hui.

En écrivant sur la vie intérieure de More on doit être guidé par sa propre attitude



modérée vis à vis des hagiographes. "Ils ont, dit-il, laissé rarement une vie de martyr ou de vierge sans y glisser quelque chose de faux -par piété sans doute !- de crainte que la vérité laissée telle qu'elle, ne puisse être capable de tenir debout, de sorte qu'il fallait la soutenir par des mensonges!" Il a tant laissé profondément de lui-même dans ses écrits et les documents historiques le concernant sont si abondants, qu'il n'est nullement nécessaire de conforter quoi que ce soit dans la vie de Thomas More. La difficulté est plutôt de faire une sélection judicieuse.

Il avait la sagesse de se rendre compte que s'il devait faire de vrais progrès dans sa vie intérieure, il ne fallait pas se fier à ses propres lumières. Il se lamente de l'absence de Londres de son directeur spirituel, Colet. "Qu'est-ce qui peut m'affliger davantage que d'être privé de vos sages conseils ? Avec leur secours je me sentais plus fort, mais sans lui il me semble que je languis. Alors que l'on souhaite vivre bien, par mille moyens et séductions la vie d'une ville vous entraîne vers le bas." Il répugne à confier la direction de son âme à n'importe quel prêtre, et assure de Colet que "si le médecin en qui le malade a une parfaite confiance est celui qui a le plus de chance de le guérir, il n'y a pas d'homme plus apte que Colet à prendre soin de son âme". More voyait bien la nécessité d'avoir une direction de conscience régulière avec un prêtre à qui il pouvait entièrement ouvrir son âme. Et c'était là, avec la pratique régulière de la confession, ce qu'il devait faire jusqu'à la fin de sa vie.

L'ascétisme de More présentait des qualités de gaieté, de naturel et de spontanéité qui, avec le temps, aboutirent à une maturité exceptionnelle de sa personnalité. Il était complètement chez lui dans le monde, il aimait toutes les réalités humaines, qui rendirent incroyablement riche la trame de sa vie, et en même temps il vivait avec un détachement exquis et un amour pour la Croix qui était la source première de sa force spirituelle.

"L'amère" Passion du Christ a probablement été la dévotion la plus proche de son cœur. Lorsqu'il dut comparaître devant le Conseil pour y répondre aux questions faites pour le piéger dans une déclaration évoquant une trahison de son serment de Suprématie, More répondit qu'il était déterminé "à ne plus s'occuper davantage de quelque question que ce soit relative au monde, mais que toute sa réflexion s'attachera à la Passion du Christ et à son propre départ du monde".

Quand, peu avant le procès, il fut privé de ses livres et de quoi écrire, il avait entrepris de rédiger un commentaire sur la Passion du Christ. Ce volume nous fait pénétrer plus profondément dans l'amour de More pour la Croix, au cours d'un procès qui n'était pas sans



analogie avec celui de son Maître.

Il avait l'habitude, nous dit Roper, de consacrer un temps spécial chaque vendredi à la contemplation de la Passion, de faire gentiment des reproches à sa femme et à ses enfants, chaque fois qu'ils avaient des désappointements ou des difficultés, en leur disant qu'ils ne pouvaient pas "s'attendre à aller au ciel dans des lits de plumes", et il leur rappelait les souffrances du Christ avant son Ascension et le fait que le serviteur ne peut envisager un traitement différent de celui de son Maître. Outre les occasions inattendues de vivre cette identification à la Croix, More pratiquait habituellement d'autres pénitences. A certains jours il portait une chemise de crin à même la peau, pratique qu'il continue dans la Tour jusqu'à la fin. C'est à sa bien-aimée Margaret qu'il confia secrètement le soin de laver cette chemise de crin, et elle était la seule à savoir qu'il punissait son corps en se fouettant avec une corde à nœuds. More outrepassa la modération des philosophes dans la façon de traiter son corps. Il pratiqua des austérités et des mortifications auxquelles personne ne voudrait demander à son propre corps de se soumettre, à moins d'avoir compris les secrets de tout le monde que comprennent les chrétiens, à moins encore d'attendre impatiemment le ciel et de craindre l'enfer, et de voir le Crucifix comme centre du monde et de l'histoire.

Prière



"Les choses, mon bon Seigneur, pour lesquelles je prie, donne-moi la grâce de travailler pour elles", c'était ainsi que More décrivait son attitude vis à vis de la prière. Il ne s'attendait nullement à ce que Dieu fasse pour lui ce qu'avec un petit effort, il pouvait faire de lui-même. Toute sa vie il travailla durement, mais pourtant sa compétence et ses succès ne diminuèrent jamais en lui le besoin conscient de la prière. Il disait les prières du matin et celles du soir. La nuit, il avait la coutume de dire les sept psaumes de pénitence et la litanie des saints. More recommandait aussi la pratique de la méditation, de la prière mentale. Erasme dit que "à des heures régulières il adressait ses prières à Dieu, non pas en phrases réglées, mais par des mots venus droit du cœur". Dans le Dialogue de Confort il propose la façon dont nous pourrions prier. Après avoir fait un acte de présence de Dieu, on devrait ouvrir son cœur dans des actes de contrition pour ses péchés personnels, et des actes de remerciements pour les grâces reçues par soi-même et par d'autres. Cette conversation familière avec Dieu devrait aussi lui exposer nos difficultés et nos tentations, ainsi que nos faiblesses, nos négligences,

notre paresse à résister à la tentation. Néanmoins il nous faut prier avec une pleine confiance dans le fait que Dieu nous entend et qu'il acceptera avec joie nos requêtes.

Mais il ne trouvait pas la prière facile. Il est encourageant d'entendre More dire : "Hors de moi, bon Maître, cette tiédeur dans la méditation et cette façon morne de te prier. Et donne-moi la grâce de désirer tes saints sacrements et, en particulier, de trouver ma joie dans la présence de ton Corps Sacré, doux Sauveur Christ, dans le saint sacrement de l'Autel".

Dévotion Eucharistique

La dévotion de More à l'Eucharistie était fondée sur une profonde appréciation doctrinale du mystère de la Présence Réelle. Il affirmait qu'une préparation convenable à la réception de l'Eucharistie devrait avant tout confirmer que nous avons une foi juste, c'est-à-dire, "que nous croyons véritablement que, sous la forme et la ressemblance du pain, se trouvent le corps, la chair et le sang mêmes de notre saint Sauveur le Christ lui-même. Nous devons, dis-je, bien voir que nous croyons fermement que le saint sacrement n'est pas un simple signe, une image ou une représentation du saint corps du Christ, mais que c'est identiquement le précieux sang du Christ". Ces paroles sont extraites d'une magnifique prière composée par More dans la Tour, pour la préparation à la sainte communion.

More qui, si souvent, avait reçu Henry dans sa maison de Chelsea, nous demande de considérer que si nous avons coutume de faire de telles préparations pour la visite d'un prince de ce monde, combien plus préparés nous devons être pour la visite du roi des rois. Parce qu'il reconnaît que sa foi est loin d'être celle qu'elle devrait être, il nous recommande la prière du père du démoniaque épileptique dans l'évangile : "Je crois, Seigneur, mais viens en aide à mon peu de foi" (Mc 9, 23). En même temps il nous demande de ne pas oublier l'inestimable humilité et la bonté d'un Dieu qui malgré toute notre indignité, ne dédaigne pas d'être reçu par nous.

La prière d'action de grâce de More après la communion, et qu'il a composée dans les mêmes circonstances est un joyau spirituel. Il nous encourage à bien employer le temps qui suit la communion et à ne pas nous permettre d'être distraits par d'autres soucis. "Ne perdons pas ce moment particulier de prière car nous ne pouvons guère dire si nous le retrouverons encore. Tâchons de le garder avec nous et de dire avec ses deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, 'Reste avec nous, Seigneur' et alors nous serons surs qu'il ne nous quittera pas".



Communion des saints

Erasme écrivit en parlant de More que "lorsqu'il parle avec ses amis du monde à venir, on peut voir qu'il s'exprime en toute sincérité et plein d'une bonne espérance". La communion des saints est toujours présente dans la pensée de More sur l'Eglise. Il croyait fermement à l'intervention des anges dans nos vies et il était également convaincu de l'implication du diable dans les affaires des hommes. Quand Simon Fish, un des nouveaux produits de l'hérésie, attaqua le clergé de l'Angleterre, dans son tract *A Supplication of Beggars*, More les défend contre les accusations de Fish relatives à leur avarice en publiant un essai *A Supplication of Souls*, où, en particulier, il défend les suffrages en faveur des âmes du purgatoire. Il croyait au pouvoir de leur intercession.

Dans son épitaphe il supplie les lecteurs de "prier pour lui dès maintenant et aussi quand il sera mort, afin qu'il puisse surmonter sa peur à la pensée de la mort qui approche et qu'il puisse aller joyeusement à sa rencontre, avec le désir du Christ, et à trouver dans sa mort la porte qui permette d'accéder à une vie plus heureuse". "Se trouver joyeusement au ciel" avec ses amis était pour More l'essence même d'une joie sans fin.

Peut-être les derniers mots de *A Supplication of Souls* sont-ils l'expression la plus poignante de la dévotion de More pour les saintes âmes. Incapables de se venir elles-mêmes en aide, elles mendent nos prières : "Si quelque fragment de votre amour passé, si quelque bienveillance de parenté, si, par quelque faveur, subsiste d'une vieille amitié quelque étincelle de charité, si quelque respect de la chrétienté reste encore dans vos cœurs, ne permettez jamais que quelques individus naïfs, quelques personnes malfaisantes, bornées en matière de sacerdoce, de religion et de votre foi chrétienne, arrachent de vos cœurs le souci de votre parenté, toute la force des amitiés anciennes, et tout souvenir des âmes chrétiennes. Rappelez-vous notre soif tandis que vous buvez, notre veille inquiète tandis que vous dormez, notre souffrance douloureuse et cruelle tandis que vous jouez, et que Dieu fasse que votre descendance se souvienne de vous ; que Dieu vous garde là, et non ici, mais qu'il vous amène bientôt à ce bonheur que, pour l'amour de notre Seigneur, vous nous aidez à obtenir, et alors nous vous donnerons la main pour vous aider à marcher vers nous."

Détachement, pauvreté

More était un homme riche. Néanmoins la richesse n'était pas un but dans sa vie. Il était détaché de sa richesse et il l'utilisait généreusement. Un jour, ses greniers brûlèrent à



cause d'une négligence d'un voisin, "C'est très dommage, écrit-il à sa femme, tant de blé est perdu, mais puisque Dieu a bien voulu nous envoyer ce revers de fortune, non seulement nous l'accepterons mais nous sommes heureux de sa visite. Il nous a envoyé, tout ce que nous avons perdu ; et puisqu'Il l'a repris de nouveau, que sa volonté soit faite. Ne la recevons jamais à contrecœur, acceptons-la volontiers et remercions-le chaleureusement aussi bien dans l'adversité que dans la prospérité." Il donne des instructions précises pour couvrir les pertes éventuelles de ses voisins et pour prendre soin de ses ouvriers qui seraient en trop suite à l'incendie.

Peu après que More ait démissionné de la Chancellerie, il a réuni sa famille pour lui parler de l'avenir et de comment s'arranger financièrement. "J'ai été élevé, dit-il en résumant toute sa carrière, à Oxford, à Inn of Chancery, à Lincoln 's Inn, et aussi à la cour du roi, du plus bas jusqu'au plus haut. Cependant, il ne me reste guère plus de cent livres par an. Si nous devons continuer ensemble, nous devons tous apporter quelque chose ; mais en suivant mon conseil, le mieux pour nous ne sera pas de tomber en premier au stade le plus bas." More suggère alors une descente progressive, d'abord au niveau de Lincoln 's Inn, puis au niveau de New Inn, et ainsi de suite, faisant remarquer à chaque fois, comment l'on peut être satisfait à chaque niveau. Finalement si même le niveau d'Oxford échoue, "nous pourrions toujours aller mendier ensemble, avec nos sacs et nos besaces, chanter le Salve Regina à chaque porte et aussi nous tenir compagnie et rester toujours joyeux ensemble, en espérant que quelques braves gens aient pitié de nous." Il aime la prospérité s'il lui est donné de l'avoir, mais son absence ne viendra jamais gâcher l'esprit d'unité familiale et de joie qui était d'une importance capitale dans sa vie.

Foi en Dieu



Durant les quinze mois d'emprisonnement dans la Tour, il s'était préparé à la mort en priant et en jeûnant. Il connut, comme nous le savons par son témoignage, bien des nuits d'angoisse et de détresse où il ne pensait pas tant à sa propre fin qu'aux angoisses ainsi qu'à la ruine matérielle que son refus de prêter serment allaient inévitablement apporter à sa femme et à ses enfants. Pourtant, pendant toute cette période, More ne perdit jamais son sens de l'humour. Il marcha à l'échafaud d'un cœur léger. L'échelle vacillait et il était affaibli par la maladie et par ce long emprisonnement ; aussi se tournant vers le lieutenant de la Tour qui l'accompagnait, il lui dit "je vous prie de me faire monter sans accident, quant à la redescente laissez-moi me débrouiller moi-même".

Cet humour enjoué de More n'est pas sans cohésion avec tout ce qui fait son caractère. Il est

lié au fond même de son âme et puise ses racines dans ses sentiments filiaux de foi et de confiance en Dieu. More ne s'est jamais considéré comme un prédestiné au rôle du martyr. Comme il l'a dit à Cromwell, "je n'ai pas été un homme qui ait eu une vie tellement sainte que je puisse avoir l'audace de m'offrir à la mort, de peur que Dieu, en raison de ma présomption, permette que je tombe, et c'est pourquoi je ne me mets pas en avant, mais je me retire en arrière. Néanmoins si Dieu m'y a lui-même attiré, j'ai alors confiance dans sa grande miséricorde et qu'il ne manquera pas de me donner grâce et force",

Outre la pression brutale de Cromwell et du Conseil pour amener More à revenir sur son refus de prêter serment, il subit une tentation émanant d'une autre source inattendue. Elle fut d'autant plus douloureuse qu'elle venait de ceux qui lui étaient les plus chers. Son épouse, parlant avec son habituel bon sens de ménagère lui demanda pourquoi il ne ferait pas ce que tous les évêques et la plupart des plus instruits du royaume avaient fait. Il respecta les bonnes intentions de sa femme, mais elle n'avait pas l'intelligence ni l'instruction lui permettant d'apprécier tout ce qu'impliquait le serment. Avec sa fille Margaret ce fut différent. Parce qu'ils avaient une telle parenté d'esprit, il avait partagé avec elle tous ses soucis et toutes ses préoccupations. Incapable de supporter une séparation d'avec son père elle lui écrivit en le suppliant de changer d'avis. More lui répondit que sa lettre lui avait fait plus de peine que tout ce qui lui était arrivé, car il lui avait exposé ses motifs bien des fois auparavant... Margaret répondit par une lettre où elle protestait passionnément de son amour pour son père. A la prochaine visite qu'elle fit à son père elle tenta encore de le faire changer d'avis. "Je connais pleinement ma faiblesse, lui dit-il, et la fragilité de mon cœur, mais si je n'avais eu confiance en Dieu pour qu'il me donne la force d'endurer tout plutôt que de l'offenser en prêtant un serment contraire à ma conscience, tu peux être sûre que je ne serais pas venu ici." Margaret persista encore et suggéra qu'il devrait suivre les sages conseils de beaucoup d'autres hommes. "En vérité, ma fille, lui répondit-il, je n'ai jamais eu l'intention d'épingler mon âme sur le dos d'un autre homme, pas même sur celui du meilleur homme que je connaisse et qui vit actuellement, car je ne sais pas où il pourrait la porter." Et finalement il se trouva totalement seul, sans aucun soutien extérieur. Plus de temps "pour épingler son âme sur le dos d'un autre homme". Désormais il ne dépendait que de sa seule conscience et du soutien de la grâce de Dieu.

Margaret comprit qu'il était inutile d'insister davantage. More continue de parler de sa confiance en Dieu. "Ne pas avoir confiance en Lui, Meg, je ne le ferai pas, bien que je me sente faible." Et même, si comme Pierre marchant sur les eaux, sa foi devait lui manquer



à la dernière minute, "il appellerait et prierait le Christ de lui venir en aide. Et alors moi, j'ai confiance qu'il mettra ses mains sacrées sur moi et qu'il m'empêchera de me noyer dans la mer en furie. Et finalement, Margaret, et cela je le sais très bien, sans faute de ma part, il ne me laissera pas aller à ma perte. C'est donc avec une bonne espérance que je m'abandonnerai totalement à Lui. Et c'est pourquoi, ma bonne fille à moi, il faut que ton esprit ne soit jamais troublé par tout ce qui peut m'arriver en ce monde. Rien ne peut arriver qui ne soit pas la volonté de Dieu. Et je me sens très certain que, quel que cela puisse être, quel que mauvais que cela puisse paraître, ce sera véritablement le meilleur." La fermeté à la fidélité à sa conscience ne se départit pas malgré les tentations qui lui venaient de sa Meg bien-aimée. Si intimement proche qu'elle fût de lui, sa foi en Dieu était encore plus profondément ancrée dans son âme.

Le Conseil recommença à presser More de prêter serment. "Je suis, répondit More à Cromwell, un fidèle serviteur du Roi et je prie pour son altesse et son royaume. Je ne fais de mal à personne. Je ne dis ni ne pense aucun mal, mais au contraire, je souhaite du bien à tout le monde. Et si cela ne suffit pas pour laisser la vie à un homme, en toute bonne foi je n'ai pas grand désir de vivre." Sa dernière, lettre écrite à Margaret, la veille de son exécution, montre qu'il s'était définitivement résolu à affronter sa fin. "Demain je désire ardemment aller à Dieu, écrit-il, c'est un jour qui me conviendra tout à fait." Tel saint Paul, il avait terminé sa course et persévéré jusqu'au bout. Désormais il attendait impatiemment le prix qu'il attendait. Dans sa méditation sur l'agonie du Christ au jardin des Oliviers, il s'était arrêté à considérer l'exemple du Seigneur qui, prostré à terre à la pensée de la mort "se lève soudain, comme un géant et se précipite vers elle avec une exaltation joyeuse". Ainsi pour More lui-même.



Conclusion

More était un homme humble en ce sens qu'il connaissait ses forces et ses faiblesses et aussi qu'il savait ce que Dieu attendait de lui. Jamais il n'a pensé qu'il faisait quelque chose d'héroïque.



"Ce n'est que lorsque vous vous considérez comme un serviteur inutile, commente-t-il, que Dieu vous considérera comme un fidèle. C'est ce que nous pouvons certainement faire en toute justice, même lorsque nous faisons tout ce dont nous sommes capables ; je prie Dieu que nous puissions faire précisément cela, et pas seulement cela mais beaucoup plus encore ; et que si nous arrivons à en accomplir beaucoup, nous puissions encore nous regarder comme n'ayant absolument rien fait. C'est là le chemin qui conduit, par dessus tous les autres, au but où la vertu des autres ne nous causera pas d'angoisse et où l'amour que reçoivent les autres ne tirera jamais une larme à des yeux enflammés par l'envie."

Il n'y a rien d'ostentatoire ni de spectaculaire dans la sainteté de More. Comme l'a dit un de ses commentateurs "c'est précisément la simplicité d'âme de More qui est extraordinaire. Au sommet de son ascension spirituelle, l'âme de More fait preuve d'un équilibre intérieur d'une telle noblesse que la simple réaction de la raison humaine ne peut absolument pas rendre compte d'une telle sublimité. Sa sérénité, sa maîtrise de soi devant les contradictions, sa félicité au sein de la douleur, illuminent ses derniers écrits, et font que le lecteur se sent en communion avec le mystère du monde de là-haut".

Petite bibliographie

Sur et avec Thomas More :

- Thomas More, Au risque de la conscience – Jacques Mulliez – Nouvelle Cité 2013
- Thomas More, Un homme pour toutes les saisons – Germain Marc'Hadour – Les Editions ouvrières 2012
- Prier 15 jours avec Thomas More – Jacques Mulliez – Nouvelle Cité 2010
- Thomas More ou l'homme libre (théâtre - fiction) – Jean Anouilh – Gallimard 2008

Ecrits de Thomas More :

- Ecrits de prison – Seuil 1953 (bientôt réédité chez Nouvelle Cité avec le concours de Xavier de Bengy – automne 2018)
- Dialogue du Réconfort dans les Tribulations – Brepols, Musée de la maison d'Erasmus 2012
- L'Utopie – Edition de Guillaume Navaud – Folio, Gallimard 2012
- Traité sur la Sainte Communion – Nouvelle Cité 2014
- La tristesse du Christ – Nouvelle Cité 2016
- Mise en garde avant l'Enfer – Nouvelle Cité 2017



THOMAS MORE
LEADERSHIP INSTITUTE



Ô Saint Thomas More,

Qui par l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie,
avez donné un exemple éloquent
de cohérence morale et d'esprit de service,
que ce soit comme fidèle de l'Église,
comme époux, comme père de famille,
comme avocat ou comme responsable politique,
Faites que tous ceux qu'anime
un idéal de service authentique - et en
particulier les auditeurs du TMLI –
trouvent auprès de vous
la doctrine, l'exemple et l'intercession
qui leur assurent un chemin sûr,
et permettez ainsi qu'ils soient saints,
semeurs de paix et de joie.

Par les mérites de la Passion de Jésus-Christ Notre Seigneur.

Amen.



THOMAS MORE
LEADERSHIP INSTITUTE